

MICHEL CHARPENTIER

Propos recueillis, 2003

J'ai trouvé en Italie auprès des maçons romains, un matériau à travailler qui laisse suffisamment de temps et de liberté avant de prendre. A une poudre, la pouzzole ou pouzzolane, ils ajoutaient de la chaux, mélangeaient le tout pour obtenir une matière formidable dont ils laissaient des morceaux dans la rue. Je les ramassai, les regardai de près. J'essayai de casser ces échantillons, ils étaient très résistants. J'ai alors commencé à modeler ce ciment.

La sculpture est le premier des arts. C'est de l'énergie, la façon dont on dit la chose plus que la chose elle-même et la manifestation la plus puissante du non-dit. Elle instaure un lien, ouvre une voie de passage. Elle est un outil qui me sert à raconter.

Je ne fais pas de la sculpture monumentale mais de la sculpture intime. Partout où j'expose je provoque le scandale. Il y a trente ans, j'ai fait une Citoyenne à Bagnolet. Je la trouvais sympathique, ma Citoyenne, sans apprêts, musclée, bien en volume, comme elle était venue, parmi les autres. Les Bagnoletais empruntaient des œuvres d'art pendant la durée du salon municipal. Picasso prêtait une gravure, Pignon une toile... Les sculptures trouvaient place dans les squares et jardins. « Qu'est-ce que c'est que cette bonne femme », disait l'électricien, me menaçant de son marteau. C'était la réaction de censure des citoyens comme si l'affichage d'un sentiment individuel était intolérable. Ils se sentaient insultés par mon ciment. Les Bagnoletais ne supportaient pas le regard d'un contemporain de leur espèce et que sa perception soit portée par une femme, le corps féminin citoyen. Au colloque final, ils ont demandé : « quel est ce type immonde qui fait des femmes pareilles ? ». Je suis passé aux explications : « Un jour, un disciple d'André Breton a écrit dans la revue Opus : Charpentier s'acharne à faire des corps humains, on sait que le corps humain, c'est laid. Détrompez-vous, il n'y a pas de misère dans mes sculptures. C'est de la bonne santé ! J'aime un ventre, une cuisse, plus qu'une ombre ». Alors, j'ai vu une nuée de féministes arriver sur moi. Au même moment, un garçon avec un plateau et des verres s'est introduit, il a pris une importance grandissante, est devenu inévitable et le champagne a eu raison de nous tous, citoyennes,

citoyens... Quant à la sculpture, elle se dresse maintenant au fond de mon jardin.

Hier, c'était la génération d'Alberto Giacometti et Germaine Richier. Très représentatifs de la sensibilité d'après-guerre, très marqués par l'empreinte des philosophies existentialistes et par la figure du désastre, ils ne croient plus à l'homme. Même si l'homme n'est pas au centre du monde, pas essentiel, pas libre, je crois en lui. Pour l'appriivoiser et le garder vivant, ne pas le copier bêtement, il faut lui donner tous les moyens, je donne tout, mais il y a un doute quand même : un homme a des mollets et il tousse...

La sculpture fait partie de la scénographie d'un jardin. Voyez la marge qui existe entre les alignements de statuaire blanche des parcs historiques interdits aux chiens même tenus en laisse... la marge qui existe entre les installations contemporaines qui sont toujours « un propos sur » et ma sculpture complètement physique.

Je travaille dans mon bois hérissé de taillis. Après aménagement de percées, de clairières, élever une sculpture sous les aulnes devient un défi. Je m'inspire du lieu, donne libre cours à mon bestiaire personnel et à ma mythologie. Le ciment tout minéral qu'il est, prend une dimension vibrante au contact des feuilles et des moucherons. Poussés par les orties, des chevaux lancés au galop entrent en scène. Une sensation de sensations à cheval. Un jour, des détonations ! J'ai failli me faire flinguer. Des chiens progressent, des gars arrivent. Les chasseurs ! Du coup, j'ai fait mes Carcasses. Regardez, elles ne sont pas mortes finalement.

Allez, je récapitule : un métier de force, transporter les sacs, projeter le ciment ... La solitude indiscutable, criante. Des gens passent. Un jour, un type arrive tout essoufflé, je lui dis : « qu'est-ce que vous faites là ? – Je vais à Theuville. – Ce n'est pas la route, vous traversez mon bois. – oui, il est écrit : « Interdit, défense d'entrer, danger ». Vous êtes chez vous, mais j'ai vu vos sculptures et qu'est-ce que j'aime ça ! ». Alors, je me radoucis. Il s'appelait Adam, habitait Theuville où son père recevait Pablo Picasso et Fernand Léger. Le monde est petit.